

EMPLOI ABSURDE ET IDENTITE ABSTRAITE DANS *LES BALDWIN* DE SERGE LAMOTHE

MARIE-PIERRE BOUCHER

Université du Québec à Montréal

boucher.marie-pierre@uqam.ca

Résumé : A priori le travail n'est pas le thème qui traverse *Les Baldwin*. Les nouvelles qu'il présente relèvent de la post-histoire, du maintien des êtres après la fin. Le recueil de portraits présente par conséquent les rapports d'activité de ceux et celles qui persistent, rapports compilés par l'Institut Baldwin. Malgré l'abolition des contraintes salariales, la fonction, la profession ou le statut d'emploi servent de portes d'entrée aux récits de l'errance des Baldwin. Pourquoi ? Pour répondre à cette question, je mettrai en évidence les références à l'emploi ainsi qu'à l'état de survie des Baldwin. Je questionnerai ensuite ce qui s'est passé pour que dans ce temps de l'Après, le travail soit à la fois un non sens et renvoie à une identité à laquelle s'accrocher. J'articulerai cette identité avec la post-histoire, et je conclurai à propos de la perte de profondeur de l'expérience humaine dans le turbo-libéralisme.

Mots-clés : post-histoire – emploi – identité – The Baldwins

Abstract: At first sight, labour is not the main subject of *The Baldwins*. The short stories collected in this book reveal a posthistorical world and tell us about the survival of some beings in a time that is beyond the end. This collection of portraits presents the account of those who survived, accounts compiled by the Baldwin Institute. In spite of the abolition of the salaries constraints, the functions and the employment status remain the entrance door to the narratives of these wanderers. Why? In order to answer this question, I will insist on each reference to employment and on the survival of the Baldwins. I will then question what could have happened in this time behind the end of time that made work become nonsense but still represents a form of identity. I will articulate this identity with posthistoricity and I will conclude with the loss of deep human experience into a turboliberalist system.

Keywords: posthistoricity – employment - identity - The Baldwins

Une guerre sourde. Il y eut un mégatsunami, des pluies diluviennes, une glaciation et depuis, l'air s'est chargé de toxines, le ciel s'est obscurci, le cycle solaire paraît dérégulé tandis que l'économie gît, en déshérence. En dépit de ces faits, *Les Baldwin* commence avec « Son travail consistait ... ». Il s'agit de l'occupation d'Olivier, premier portrait d'une série de notes recueillies par l'Institut Baldwin. *A priori* le travail n'est pas le thème qui traverse *Les Baldwin*. Les nouvelles présentées dans ce recueil relèvent plutôt de la post-histoire, de la survivance des êtres après la fin. Le recueil de portraits témoigne par conséquent des rapports d'activité de ceux et celles qui persistent, rapports compilés par l'Institut Baldwin.

Olivier Baldwin occupe son temps, assis sur une butte, à surveiller le passage des outardes sauvages lors de leur migration saisonnière. Sa posture calque le désert de pierres de la toundra boréale dans lequel il se tient, sans bouger. En hiver, la neige le recouvre. Olivier attend. Il s'imagine rentrer chaque soir dans un pavillon de banlieue où l'attendraient sa femme et ses enfants pour regarder un journal télévisé. Il craint de perdre son travail, car les outardes tendent à ne plus passer. « Il fallait travailler » (p.14¹). Les saisons s'allongent et l'Institut Baldwin cesse d'enregistrer l'état de survivance d'Oliver avec la réception d'un dernier carnet vierge.

Olivier Baldwin a scrupuleusement exécuté son service jusqu'à un moment indéterminé. Mais pour qui le faisait-il et surtout, pourquoi ? Nous sommes dans « l'imaginaire de la fin » (Cf. Gervais, 2009). Il y a peu de certitudes sinon celle d'une grisaille à perte de vue, celle de la solitude et de l'attente. Dans ce contexte, il est d'autant plus surprenant que la fonction, la profession ou le statut d'emploi servent à ce point de portes d'entrée des récits de l'errance des Baldwin. Lorsqu'il n'y a plus ni civilisation, ni argent, ni État, ni interaction sociale, pourquoi maintenir et reproduire le travail ? Pour répondre à cette question, je mettrai en évidence les références à l'emploi ainsi qu'à l'état de survie des Baldwin. J'interrogerai alors le rattachement de ces activités à différentes dimensions du travail (anthropologique, socioculturelle, économique, technique et politique). Je questionnerai ensuite ce qui s'est passé pour que

¹ Les notations de page sans autre référence renvoient à Serge Lamothe (2004). *Les Baldwin*. Montréal: L'instant même.

dans ce temps de l'Après, le travail soit à la fois un non sens et renvoie à une identité à laquelle s'accrocher. J'articulerai cette identité avec la post-histoire et je conclurai à propos de la perte de profondeur de l'expérience humaine dans le turbo-libéralisme.

Existences et activités des Baldwin

Les notes sur Takashi Baldwin évoquent directement l'emploi de celui-ci. Il travaille comme fonctionnaire, y trouve de l'agrément, tout en rêvant d'un long congé. Toutefois, le propos glisse rapidement de cette contextualisation à l'habitation de Takashi, un morceau de carlingue d'avion, ou de benne à ordures, ou de camionnette – impossible de le déterminer avec précision – qu'il a mis en location des décennies auparavant. Falstaff et son interprète incompetent, Gudrun, se montrent intéressés. Les pourparlers s'engagent autour d'une tasse de thé de roches. L'argent n'ayant plus court, Gudrun devrait servir de monnaie d'échange.

Le portrait de Francine renvoie à la présence d'un facteur, semblable à ceux que présente le prospectus, à la différence qu'il lui manque son sac postal. Il lui manque ce par quoi s'exerce son métier. Gwendolyn tient la réception d'un hôtel désert qui affiche pourtant complet. Les clients de Sheida, la prostituée, errent sans la trouver. On sait d'entrée de jeu que Ben se prétend guérisseur, qu'il tient un cabinet « à quelques kilomètres seulement de la sortie nord-est du couloir secondaire. » (p.24). La question de l'acquisition du savoir-faire de Ben inquiète les baldwinologues. Ses patients semblent invariablement mourir une fois s'être acquittés du paiement de la consultation avec un pigeon, un écureuil, un bout de verre cassé, ou n'importe quel objet meuble.

Le récit de Natasha vaut la peine qu'on s'y attarde. Elle dispose d'un bureau dans la tour de garde du désert de Ziph. Elle s'y rend tous les matins, décroche le téléphone et s'assure qu'aucune voix, comme tous les jours, ne se fasse entendre à l'autre bout du fil. Elle a acquis cet emploi prestigieux en raison de son militantisme pour l'élection de Lee Baldwin, le dernier Président à vie, pourtant candidat unique. Natasha fut la seule citoyenne à voter et si son dévouement fut récompensé, c'est par un travail qui la relègue aux confins de l'attente. La route qu'elle garde ne mène nulle part.

La frontière qu'elle protège délimite un territoire que plus aucune autorité ne paraît pouvoir revendiquer.

Ainsi va le rattachement des Baldwin à un emploi. Or, dans les portraits publiés en 2011, il n'est plus fait référence à des professions, sauf pour certains soldats. Les Baldwin ont plus précisément des ordres ou des fonctions à exécuter. Les membres de la secte n'ont pas de titre, mais ils ont des tâches administratives et siègent à un conseil d'administration. Gregor a même des compétences. Bobby a été « engagée sans condition pour une période indéterminable » (« Les Baldwin récidivent », 2011: 84) et bien sûr, rien n'est dit de la nature de sa charge, sinon qu'on s'attend qu'elle rende des comptes.

Malgré l'évocation de certaines institutions, d'une prison ou d'obscures autorités, plus aucun pouvoir ne paraît prétendre à l'obéissance. Bien sûr, les membres de la secte s'adressent à la Maison universelle d'Amour, de Justice, de Prospérité et de Paix. Cette dernière, après plusieurs années, émet toujours la même autorisation laconique : *Permission granted*. Des hélicoptères et des satellites surveillent les activités des Baldwin, mais rien ne permet de supposer que cette surveillance soit d'une utilité quelconque. Les ouï-dire, les échos recueillis sur l'environnement des Baldwin apparaissent ponctuellement rapportés par les *récitantes*, un genre de *Deus ex machina* capricieux. Un Bureau permanent a fourni la bombe qui fit exploser le dernier Président à vie. Il semble aussi, parfois, le responsable des échos de la vie des Baldwin recueillis par l'Institut Baldwin.

Le travail

Très clairement, les Baldwin sont presque immanquablement définis par une profession. Même le père terroriste de Tacha Baldwin a un métier, celui d'artificier. Il vaut donc la peine de s'attarder sur cette référence à l'emploi. Il y a quelques années sourdait une controverse sur le sens du travail. S'agissait-il d'une activité naturelle à l'homme, celle visant à transformer la nature afin de satisfaire ses besoins ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'une création relativement récente ayant accompagné la déstructuration des liens féodaux, le recours accru à la monnaie et la formation du

capitalisme (le travail salarié) ? Cette seconde approche paraît plus précise, car en tant qu'activité dialectique de transformation du donné, le travail suppose toujours davantage qu'une dépense d'énergie. Ainsi, l'activité humaine est invariablement enchâssée dans des rapports sociaux qui lui donnent un sens. Et, s'il faut insister sur les besoins, il faut en même temps rappeler que le manque est toujours relatif à une culture qui les qualifie, voire qui les quantifie.

La controverse sur la définition du travail mettait en évidence la production moderne du travail, son émergence en tant qu'activité séparée et réinscrite à la dynamique de valorisation capitaliste. Dans cette dynamique, les personnes travaillent pour un salaire plutôt que pour produire des biens ou des services – bien que, dans un premier temps, ce soit afin de satisfaire des besoins encore culturellement définis et modestes. Ainsi, le passage par le salaire consacre la rupture avec la prépondérance de la dimension culturelle et statutaire du travail et institue une relation fétichiste à l'activité. Dans le capitalisme, les travailleurs et travailleuses sont exploités, car leur dépense d'énergie sert à dégager de la survalueur. Puis, de fil en aiguille, cette exploitation paraît d'autant plus masquée qu'elle leur donne accès à la consommation.

Les notes de l'Institut Baldwin révèlent l'univers de débrouille dans lequel survivent les Baldwin. En dépit du fait que leur fonction détermine leur localisation et partant de là, ce qu'ils pourront trouver pour se loger et se nourrir, leur travail ne les nourrit pas. On ne sait pas de quoi ils s'alimentent – Lee Baldwin, le dernier président à vie, mange des racines amères. D'autres Baldwin pratiquent sporadiquement le cannibalisme, – ce qui semble arriver chaque fois qu'ils sont plus d'un. On peine à imaginer ce qui les réchauffe (sinon la pile nucléaire de Takashi). En guise d'habitation, des zones, des réduits et des hangars sont évoqués. En somme, leur travail ne vise pas la satisfaction de leurs besoins.

En outre, il ne leur procure aucun salaire, la monnaie n'ayant vraisemblablement plus cours. Les Baldwin ne gagnent pas leur vie. Alors qu'un salaire sert de monnaie d'échange pour reproduire la force de travail, l'absence de celui-ci n'implique pas une relation plus immédiate à la satisfaction des besoins. Quant à l'échange, une banque est

évoquée, elle verse des intérêts sur des embryons, mais leur taux semble si faible que Gretchen ne parvient pas à en vivre. Pour ce qui est du contenu de leur travail, il renvoie à des tâches « classiquement modernes » en ce sens qu'on ne trouve pas d'informaticien, de gestionnaire de fonds spéculatifs ou de surveillante d'organismes de veille technologique.

« Migwash partait pour le travail dès que la sirène déchirait la nuit. » (p.96). Or, le portrait de ce Baldwin permet surtout de décrire le labeur d'une fourmi rouge, ersatz de l'activité humaine : « La fourmi persévérerait. C'était quelque chose de plus obstiné que la vocation. La fourmi travaillait vite et bien : la plomberie était installée, les plâtriers passeraient en fin d'après-midi, les meubles et les appareils ménagers seraient livrés avant la fin de la semaine. » (p.98). Il y a ici transfert de la dimension anthropologique du travail de l'homme à l'animal. On y trouve aussi une symbolisation des besoins en tant que consommation pour le bonheur domestique. Pourtant, les Baldwin eux-mêmes ne consomment pas et, qui plus est, ils ne paraissent plus connaître l'usage du monde.

Que s'est-il passé ? Une bombe nucléaire a-t-elle tout pulvérisé ? Écoutons Kito, gardien d'un souterrain, attendant depuis un demi-siècle sous 200 mètres de granit préislamique, sous le regard de la momie du dernier Président à vie, exposée derrière sa vitrine :

Kito sait en son âme indienne que la terre trouvera toujours une nourriture quelconque. Il n'ose imaginer quoi. Il se résigne. Il nage au milieu de ce lac sombre. Le bouton rouge scintille devant lui. Occupe l'espace. Tout l'espace disponible. Et puis ça s'arrête là. (p.39)

Le turbo-libéralisme

Quelques rares portraits sont écrits au *Je*. C'est le cas du récit de Tacha, récit d'autant plus important qu'il relate vraisemblablement le point de rupture entre l'avant et l'après. Tacha raconte les 17 minutes précédant son anniversaire de neuf ans ... mais surtout, les instants d'avant l'explosion d'une bombe. Tacha appuiera sur le bouton rouge dans sa boîte cadeau, alors que le dernier Président à vie reçoit ses acolytes : une

douzaine de barons du crime et autant de politiciens. Avant cet événement, le portrait évoque un monde presque normal. Un monde critiquable, comme l'ont enseigné ses parents à Tacha : avec des populations opprimées, des gardiens de l'ordre, des pauvres exploités-aliénés, la globalisation, la technologie, la mort programmée et la ruine de la biodiversité. Bref, le monde sous la gouverne du *turbo-libéralisme*.

Dans « Les Baldwin récidivent », publié en 2011, le Prologue de l'Institut Baldwin réfère à un « vacarme totalitaire ». Les gens consentent à cet ordre, comme le rappelle Tacha, car ils rêvent des richesses exposées. La bombe met fin au turbo-libéralisme, de même qu'à la *démocrastination*. Le temps d'avant la fin, en effet, se complaît dans le ronron des référendums à pitons², sur tout et n'importe quoi (la couleur des pelouses, la ration de moulée des familles démunies, etc.). Immédiatement après l'explosion, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre, tandis que « la masse monétaire était toujours bien vivante et grouillait du plaisir anticipé de la prévarication. » (« Mocha Dick Baldwin », 2008: 54). La télé illustre en boucle l'état de terreur qui règne : les stratégies déployées pour préserver les investissements étrangers, la vente de l'Afrique, des enfants tenus en esclavage, etc. Une baleine (un cétacé) échoué dans le trou créé par la conflagration occupe plusieurs Baldwin après la disparition du dernier gouvernement à vie (*ibidem*).

L'avant évoque donc un capitalisme englobant. L'après, dans lequel se déploie l'existence des Baldwin, ressemble à un champ de ruines. On ne sait pas ce qui s'est produit et si véritablement la bombe est la cause de cette post-histoire. On ne sait pas s'il reste des animaux et combien de Baldwin survivent. On constate simplement que le turbo-libéralisme et le travail salarié paraissent révolus.

L'activité d'Aroja qui consiste à arracher la mauvaise herbe, brin par brin, sans relâche, montre à quel point tout le travail qui se perpétue ne vise pas à maintenir les Baldwin en vie. Aroja poursuit sa tâche parce que la terre sur laquelle elle l'accomplit subit une sécheresse, elle aussi sans fin semble-t-il. Aroja ne porte pas ces brins à sa

² Informatisés.

bouche. Elle accomplit une besogne qui creuse sa propre tombe. Landrio a faim. Il trouve à peine quelque lichen à se mettre sous la dent. La vie, comme l'évoque Landrio, aurait pu apparaître au détour de la résurgence des forêts. Mais l'odeur de la mort règne partout. La peste, le choléra, la lèpre sévissent. En contrepoint du décor de l'abandon, de la guerre civile, un pigeon. Mais Lena préfère détourner le regard.

Ainsi, après que le capitalisme ait été enterré avec l'histoire, les Baldwin ne reviennent pas au travail en tant qu'activité anthropologique de transformation de la nature, afin de satisfaire leurs besoins, leurs désirs et d'y manifester leur liberté. Les Baldwin ne travaillent sur aucun objet, ne transforment rien. Leurs rapports aux objets restent purement fortuits. C'est ainsi que le portrait de Maître Baldwin permet de prendre toute la mesure de l'impossible continuité des Baldwin « qui survivaient à l'encontre des probabilités les plus ténues. » (p.114).

La situation des protagonistes Baldwin, - et en particulier la référence presque systématique qui est faite à un quelconque métier -, suggère la reproduction d'habitudes de soumission à une forme structurante d'aliénation. Pourtant, il n'existe plus de système objectif de domination. Dans l'univers de la fin, il ne subsiste plus de moyens pour contraindre matériellement des êtres dispersés, survivant en dépit du bon sens. Et, si les récits des Baldwin sont à ce point marqués par une identité professionnelle sans apparent mécanisme d'intégration par le travail, est-ce parce que ces Baldwin sont véritablement aliénés, qu'ils ont intériorisé les conditions de vie d'*avant la fin* ? Dans « Mocha Dick Baldwin », Lamothe écrit : « On [ne] travaillerait plus. Ça nous travaillerait ». (p. 49).

L'identité d'emploi

Le rapport au travail, l'évocation du métier, de la profession ou de l'emploi qui ponctuent les portraits des Baldwin paraît absurde. Lothar pille des tombes. Il n'en trouve point. Il songe à dénicher un métier moins pénible. Qui pourrait l'en empêcher ? Tous ces métiers de la post-histoire ne sont-ils pas également valables, puisque rien ne

les vaut, à moins de faire appel à la vocation³ ? C'est ce dont Lothar se sent animé, « Il avait été appelé à devenir pilleur de tombe et c'était ce qu'il était devenu » (p.47). Lothar n'est pas l'unique Baldwin à s'accrocher à une vocation. « Landrio était garde forestier. » (p.78). Or, il n'existe plus de forêts. « Landrio était néanmoins garde forestier, c'est-à-dire qu'officiellement c'était son titre, sa fonction, sa vocation, sa marque de commerce ; c'était inscrit, gravé en lui à des hauteurs insoupçonnées. » (p.78). Ogata, un gardien de prison, surveille des cellules vides, se souvenant avec fierté d'un dernier prisonnier, gracié par Lee le jour de l'élection du dernier Président à vie. Se souvenir de Malcolm représente pour Ogata un acte de foi, « Une manière équivoque de contrer la lente progression des lianes et des lierres qui assiégeaient les ruines de la prison. » (p.60).

Les Baldwin se maintiennent dans leur identité de travailleur ou de travailleuse, bien que leur emploi ne les inscrive pas dans aucune relation sociale significative à partir de cette position. En dépit d'une maigre rente sur des embryons déposés à une banque, si Gretchen ne parvient pas à survivre, ce n'est pas tellement en raison de son petit revenu, c'est qu'il n'y a rien à attendre : « Elle continue de regarder droit devant elle et persiste à ne rien voir du tout. À ne rien dire du tout. À presque s'oublier. À souhaiter que tout s'arrête là. » (p.65). Et si l'activité ne peut être pensée en dehors d'une culture ou de rapports sociaux qui la structurent, pourquoi, alors que plus rien n'a de sens, persévérer dans cette identité ? Pourquoi l'auteur ne nous dépeint-il pas des êtres ramenés au niveau de la survie, pourquoi ne nous conduit-il pas au degré zéro de la dépense d'énergie visant à maintenir l'état physique et mental du corps humain ? Alors que la parole semble à peine encore exister après la fin, pourquoi l'identité de travail ?

Le « Prologue », présenté par l'Institut Baldwin pour justifier la publication des plus récentes recherches sur les Baldwin, mentionne justement l'identité. Il réfère à un mouvement de libération de l'emprise de cette dernière, libération légitimant qu'on s'intéresse à ces personnages de la post-histoire, quoiqu'on ne sache pas s'ils ont réellement existé. Quant au Prologue de « Les Baldwin récidivent » (2011), tentant

³ Rappelons que la notion de *Beruf* (vocation) a accompagné, selon le sociologue allemand Max Weber, l'émergence du capitalisme et de l'éthique qui en permit l'avènement historique singulier en Europe.

toujours de faire la lumière sur l'existence des Baldwin, il évoque l'Armée de Libération du Génome, impliquant que certains Baldwin pourraient avoir pris le maquis à la suite de l'élection du dernier gouvernement afin de militer ardemment pour une identité variable. Comme on le sait pourtant, l'identité ne se trouve pas dans les gènes. Elle découle de l'interprétation de l'être de l'individu en regard de son inscription dans des rapports sociaux, une identité échappant précisément à l'information générée par les Comput. Que le travail soit l'un des principaux déterminants de celle-ci n'étonnera personne. L'identité confère une valeur synthétique aux personnes à l'horizon de la division sociale du travail où les uns dépendent de tous les autres.

Fin de l'histoire

Comme je le montrerai dans les pages qui suivent, Hegel est au cœur des réflexions qu'a suscité la lecture attentive des Baldwin. En 1989, soit peu de temps avant la Chute du Mur de Berlin, Francis Fukuyama a publié un texte qui fit grand bruit pendant longtemps. Il annonçait la *fin de l'histoire* et il le faisait en s'appuyant sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel (1807). Chez ce dernier, cette idée de fin de l'histoire suppose la réalisation de la nature libre de l'humanité, impliquant à la fois une élévation de la conscience contre tous les obscurantismes, la domination de la nature grâce aux progrès techniques, ainsi que le triomphe de la raison dans l'histoire. Fukuyama rabattait néanmoins cette victoire des lumières sur la mondialisation, au moins idéelle, du libéralisme économique et politique, c'est-à-dire sur la victoire du capitalisme globalisé.

L'amplification de ce libéralisme – le turbolibéralisme – sert justement d'élément déclencheur aux récits de l'errance des Baldwin. Il faut comprendre que l'ordre du monde paraît basculer au moment où une bombe explose là où se tenait le dernier Président à vie et ses acolytes. C'est à ce moment que commence la Post-Histoire et dans laquelle se déploie l'existence des Baldwin.

En dépit de la diversité des expériences de ceux-ci, j'ai retenu deux points communs, l'un plus structurant que l'autre : le fantasme de l'amour domestique et la persévérance dans l'identité d'emploi.

Revenons à Hegel et en particulier à une analyse de Jean-Claude Bourdin (2001) à propos des *Principes de philosophie du droit* (1821). Dans cet ouvrage, Hegel insiste sur la tripartition de la société moderne entre trois sphères de pratiques et d'intégration ; une tripartition permettant aux êtres humains de cheminer dans la prise de conscience de la liberté : la sphère domestique, la société civile et l'État. Avec l'avènement du capitalisme et de l'économie de marché, la sphère domestique ne peut plus être le lieu de la satisfaction des besoins, dans la mesure où cette sphère n'est plus productive de biens et de services. Alors que la sphère domestique sert de repli pour l'intimité avec ses demandes de reconnaissance particularisée (amour, amitié, parentalité), les personnes doivent s'intégrer à une entreprise qui s'accapare la fonction productive anciennement dévolue à la sphère domestique, tandis que le marché permet l'échange des marchandises ainsi produites.

Avec l'entreprise et le marché, la société civile devient la sphère où les activités de satisfaction des besoins sont transférées. Elles constituent le détour obligé de la consommation. L'entreprise représente toutefois beaucoup plus. Elle consiste aussi en une sphère intermédiaire d'apprentissage des vertus civiques. Conformément au déploiement dialectique de la liberté selon Hegel, l'entreprise doit former l'individu à la coopération et à la civilité. L'identité au travail et d'emploi synthétise ces apprentissages. Selon Hegel, enfin, ceux-ci doivent assurer les bases de la citoyenneté, c'est-à-dire qu'ils permettent l'enracinement de la volonté politique responsable, ainsi que l'épanouissement de la liberté individuelle dans une société « corporatiste »⁴ harmonieuse.

⁴ Il faut comprendre ce corporatisme comme le résultat de la médiation opérée par l'entreprise. Chez Hegel, cette entreprise dite corporative ne désigne ni la corporation médiévale des artisans, ni ne réfère au statut juridique de la grande entreprise capitaliste née à la fin du XIX^{ème} siècle, mais elle peut représenter une synthèse critique de ces deux réalités historiques. C'est justement cette synthèse qu'il est intéressant de considérer. Hegel préconise une organisation corporatiste des entreprises en se référant au statut public des corporations médiévales. Et pour répondre à la désorganisation capitaliste où l'entreprise est de statut strictement privé, cette organisation corporatiste devait être représentée au sein de l'État – plutôt que simplement les individus – afin que ses intérêts particuliers soient surmontés dans l'intérêt général. Et, comprises comme relais de la famille, les corporations devaient assumer une satisfaction des besoins des individus menacés dans leur existence. En prenant inconditionnellement en charge la satisfaction des besoins des membres de la société civile, la corporation reprend une des « fonctions » exercées par les

Bourdin part de cette structuration pour montrer ce qui survient lorsque les individus sont lâchés par l'entreprise. Puisque les individus n'ont plus la capacité d'être autonomes en regard de la production et de la consommation, ils se trouvent désemparés vis-à-vis de la satisfaction de leurs besoins lorsqu'ils perdent leur emploi, et ne subsiste alors qu'une identité d'employé qui ne s'actualise plus. C'est exactement ce que vivent les Baldwin. Car ce travail qui se maintient ne fait pas vivre ; il consiste en une enveloppe vide.

Les Baldwin n'existent pas pour survivre. On ne sait pas ce qui assure leur subsistance au jour le jour. Ils semblent ne plus savoir le faire et pas seulement ne plus avoir les moyens de le faire. Bref, leur entrée dans la sphère de la société civile, du marché, du capitalisme, tels qu'ils devaient être présents dans ce turbolibéralisme doit être comprise comme une perte irrémédiable de la capacité d'être autonomes pour ce qui est d'assurer leur existence et de satisfaire leurs besoins. Bien entendu, au temps du turbolibéralisme, l'intégration des Baldwin à une quelconque organisation publique ou privée doit avoir compensée cette perte par un « gain », précisément celui de l'identité individuelle, par le biais de celle d'emploi ouvrant ensuite à la citoyenneté.

Ainsi, dans la post-Histoire, les seules certitudes qui se maintiennent sont l'attente et la coquille vide de l'identité d'emploi, ainsi que, pour certains d'entre eux, le fantasme d'une vie amoureuse et familiale. Dans tous les cas, il n'existe pas d'altérité pour laquelle faire valoir une identité ou un sentiment d'affection. Les Baldwin vivent sur une terre où la civilisation s'est éteinte, où l'humanité n'a plus court, où les sentiments paraissent caducs. Ainsi, l'amour conjugal reste un pur fantasme et le travail paraît ne pas avoir de sens.

Selon Bourdin, si l'entreprise défaille, dans le double sens qu'elle met le manque à nu sans pouvoir le satisfaire en contrepartie, et qu'elle nie à l'individu les qualités lui

corporations médiévales et anticipe, sans s'y confondre, le régime de l'emploi. Voir aussi Warren, Jean-Philippe (2004), « Le corporatisme canadien-français comme 'système total'. Quatre concepts pour comprendre la popularité d'une doctrine », *Recherches sociographiques*, vol. 45, n° 2, pp. 219-238.

permettant de se former à la liberté, alors le mouvement achoppe sur un véritable problème social : « on peut lire l'analyse hégélienne comme une violente autocritique de cette société puisqu'elle pousse, dans ses convulsions, à une déshumanisation des hommes et à une mise à nu de l'infinie fragilité de la vie » (Bourdin, 2001: 169). Et, plus précisément encore :

Il conviendrait [de] déceler les effets négatifs de la société civile sur les individus, par ce dont elle les prive. Or ce dont elle les prive c'est de leur humanité concrète, en les réduisant à une abstraction indéfinie. On voudrait avancer l'idée que si l'on supprime l'une après l'autre toutes les déterminations culturelles du membre de la société civile, comme conséquence de la perte de toute appartenance sociale, corporative, communale, associative, familiale, on obtient comme résultat le portrait d'un homme littéralement déshumanisé. Là est, nous semble-t-il, la nouveauté contenue dans le texte de Hegel : si la société civile est la forme moderne que prend l'existence éthique et communautaire et si la puissance de celle-ci est de « former » les individus comme le fait une famille pour ses membres en lui donnant tous les caractères physiques, intellectuels et moraux de l'humanité, alors il suffira que la société défaille vis-à-vis de sa destination pour que ces individus se retrouvent dans un dénuement tel qu'on ne voit plus ce qu'ils sont encore. (*idem*: 170).

Ici, la Post-histoire rejoint la « fin de l'histoire » en ce sens qu'elle pousse à sa limite l'abstraction de la liberté et ses conditions existentielles de formation et d'accomplissement. La liberté négative de la fin de l'histoire – du libéralisme de Fukuyama – ne suffit pas à rendre libre en ce sens qu'elle implique une césure avec l'autonomie, c'est-à-dire avec les conditions pour que la liberté soit enracinée. En introduction, j'ai fait référence à la perte de profondeur de l'expérience humaine avec le turbo-libéralisme. Les critiques ou les analystes du néolibéralisme font plutôt référence à la totalisation du travail dans ce système, notamment en raison de la perte de la distinction entre travail et non-travail dans les rapports au temps, à l'identité et à ce qui fait l'objet de la valorisation (de la force de travail aux compétences).

Il serait facile d'évoquer la complexité de ces relations au travail plutôt que la profondeur perdue de l'expérience. Or, dans le turbo-libéralisme, comme le montre le portrait de Tacha, la biodiversité est menacée et par conséquent, le souci d'assurer à l'espèce humaine les conditions de sa propre reproduction. De même, ce système se

nourrit de la pauvreté, des inégalités et il multiplie les oppressions. Il s'est acoquiné avec les États les plus puissants pour le faire, tandis que la démocratie se trouve sous l'emprise d'un système cybernétisé de contrôle et que la liberté politique se résume à l'illusion du libre choix consumériste. Ainsi, tandis que le turbolibéralisme a été pulvérisé, ne reste plus que l'enveloppe vide de l'identité abstraite.

En conclusion, il faut alors s'attarder sur la foi d'Ogata, le gardien de prison. De cette foi en une occupation sans objet, mais contre le dépérissement de tout. Il s'agit aussi de méditer cette réflexion suscitée par la présence de Christophe-Benjamin : « Les gens s'accrochent. On ne peut même pas leur en vouloir. Ils veulent continuer à marcher sous le soleil, même absent, même oublié. Ils continuent de le faire. C'est légitime. » (p.71).

Bibliographie :

Serge Lamothe vit de ses talents d'auteur. Il a publié des romans (*Tarquimpol*, 2007 ; *L'ange au berceau*, 2002 ; *La tierce personne*, 2000 ; *La longue portée*, 1998), de la poésie (*Les Urbanishads*, 2009 ; *Tu n'as que ce sang*, 2005), du théâtre (*Le Prince de Miguasha*, 2003). Il est également dramaturge pour le théâtre, le cirque, le cinéma et l'opéra. Il rédige à Montréal, *Les enfants lumière*, une suite de *Les Baldwin*, à paraître en septembre aux Éditions Alto (Québec).

LAMOTHE, Serge (2004). *Les Baldwin*. Montréal: L'instant même.

LAMOTHE, Serge (2006). *The Baldwins*. short stories, Vancouver: Talon Book.

LAMOTHE, Serge (2008). « Mocha Dick Baldwin », *Archi-Fictions II*, pp. 46-63.

LAMOTHE, Serge (2011). « Les Baldwin récidivent », *Les écrits*, n° 130, mars, pp. 79-89.

LAMOTHE, Serge (2010). *Le nid de l'aigle*, avec Sébastien Cliche, photographe. Québec: J'ai Vu.

LAMOTHE, Serge (2010). *Projet Perfecto*, nouvelle, Québec: Alto.

LAMOTHE, Serge (2005). *Le Prince de Miguasha*, théâtre. Québec: Alto, coll. « Voce ».

Critiques :

GIGUERE, Suzanne (2004). « L'effacement du monde », *Le Devoir*, 10 et 11 avril.

DESPATIE, Stéphane (2004). « Style libre », *Voir* – Montréal, 22 octobre.

WINKER, Erin (2007). « The Baldwins », *Canadian literature*, 7 août.

Références :

BOURDIN, Jean-Claude (2001). « Hegel et la 'question sociale' : société civile, vie et détresse »,
Hegel : droit, histoire et société, Revue germanique internationale, n° 15, pp.145-176.

FISCHBACH, Franck (2006). « 'Activité, Passivité, Aliénation', Une lecture des Manuscrits de
1844", *Actuel Marx*, n° 39, pp. 13-27 [http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2006-1-
page-13.htm](http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2006-1-page-13.htm)

FUKUYAMA, Francis (1989). « La fin de l'histoire? », *Commentaire*, vol. 12, no 47, automne,
pp. 457-469.

GERVAIS, Bertrand (2009). *L'imaginaire de la fin: temps, mots et signes*. Montréal: Le Quartanier,
coll. « Erres essais ».

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1999). *Phénoménologie de l'Esprit*, 2 tomes (1807). Paris:
Aubier, Bibliothèque philosophique, traduction de J. Hyppolite.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1989). *Principes de la philosophie du droit* (1821). Paris,
Gallimard, coll. « Tel ».

OUELLET, Pierre (2008). *Hors-temps. Poétique de la posthistoire*. Montréal: VLB, coll. « Le soi
et l'autre ».

RENAULT, Emmanuel (2011). « Comment Marx se réfère-t-il au travail et à la domination ? ».
Actuel Marx, n° 49, pp. 15-31 [http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2011-1-page-
15.htm](http://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2011-1-page-15.htm)

SLOTERDIJK, Peter (1987). « Le Grand Inquisiteur », *Critique de la raison cynique*. Paris:
Christian Bourgeois, pp. 237-253.

WARREN, Jean-Philippe (2004). « Le corporatisme canadien-français comme 'système total'.
Quatre concepts pour comprendre la popularité d'une doctrine », *Recherches
sociographiques*, vol. 45, n° 2, pp. 219-238.

WEBER, Max (1994). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris: Plon, Agora
Pocket.